

MANICHÉISME ET NESTORIANISME AU JAPON : ÉLÉMENTS ICONOGRAPHIQUES

Frédéric Girard
EFE0

À l'origine de cet article sont des discussions avec mon regretté collègue de l'EFE0, Antonino Forte, sur les rapports entre la Chine et le Japon aux VI^e-IX^e siècles ainsi que sur le manichéisme et le nestorianisme⁹⁶ en Chine et au Japon. Elles ont été enrichies par un colloque-exposition sur le manichéisme, organisée au musée du Yamato bunkakan de Nara en 2010, ainsi que des discussions avec le professeur Yoshida Yutaka de l'université de Kyōto. L'enjeu de telles recherches est que des idées venues du Moyen-Orient et que la cosmologie aristotélicienne ont pu pénétrer en Chine au VII^e siècle, l'âge d'or de la Chine selon Forte, et se répercuter peu ou prou au Japon.

Les rapports qui ont pu exister entre le christianisme et le Japon depuis l'Antiquité ont été soulignés comme des faits légendaires, à travers par exemple l'hagiographie du prince Shōtoku (574-622) ou du moine Dōgen (1200-1253), qui seraient nés dit-on dans une étable à l'instar du Christ. Les études sur des rapports historiques qui se sont établis entre eux sont beaucoup plus rares et restent à vrai dire à l'état de suggestions et d'hypothèses. Tel est le cas des faits et gestes de l'impératrice Kōmyō (701-760) dont le nom même évoque une imagerie manichéenne et la vie une imitation de celle de l'impératrice Wu Zitian (624-705). Le modèle d'image idéale qu'elle a joué au Japon au cours de l'époque de Nara ainsi que les rapports commerciaux et culturels entre les deux pays, font prendre

⁹⁶ Le manichéisme, fondé en Perse par Mani au III^e siècle de notre ère, est une religion du salut composite, de même lignée que la gnose, qui oppose le royaume de Dieu fait de Lumière à celui de Satan plongé dans les Ténèbres comme deux principes antithétiques substantiels, répondant à la dualité de l'âme et du corps. Il s'inscrit en faux contre le christianisme pour lequel le mal n'est pas un principe métaphysique. C'est sous cette appellation de religion de la Lumière (*mingjiao*) qu'elle est connue en Chine à partir du VI^e siècle.

Le nestorianisme est un courant issu du christianisme jugé hérétique, initié par Nestorius (381-451), qui nie l'unité de la personne du Christ en en faisant un homme-Dieu. Il soutient l'idée que le Christ est un homme-Dieu chez qui cohabitent deux personnes, l'une divine (le Christ) et l'autre humaine (Jésus), et non pas deux natures dans une seule personne. La souffrance de la Croix est confinée à l'homme seul et Marie est seulement la mère de Jésus, mettant en péril la consubstantialité des trois natures divines et donc le salut de l'homme. Ce courant est aussi venu de Perse.

cette hypothèse au sérieux bien que les éléments historiques la confortant soient ténus. Les doctrines de Kūkai (774-835) font appel à des métaphores lumineuses omniprésentes et la structure métaphysique de son système de pensée intrigue. Qu'il ait côtoyé des manichéens est historiquement possible. La question d'une influence n'est donc pas absurde et reste ouverte, mais sans conclusion : de la présence possible d'éléments à une influence déterminante dans un système de pensée, la marge est telle qu'aucun savant sérieux ne l'a franchie, même si elle reste présente à titre d'hypothèse, notamment chez les historiens de l'art.

Un maṇḍala confectionné en Chine représentant les dix cieux de la cosmologie aristotélicienne, remontant jusqu'au XI^e siècle, est identifié comme étant manichéen (fig. 1). Il fait penser aux cosmogrammes du XVI^e siècle représentés au Japon par les jésuites, et présentant la cosmologie de Johannes de Sacro Bosco (?-1256*) héritée de Ptolémée (100-168) et d'Aristote (384-322 A.C.). Pour qui s'intéresse aux questions de philosophie en Extrême-Orient, l'histoire de ces représentations est riche d'enseignements.

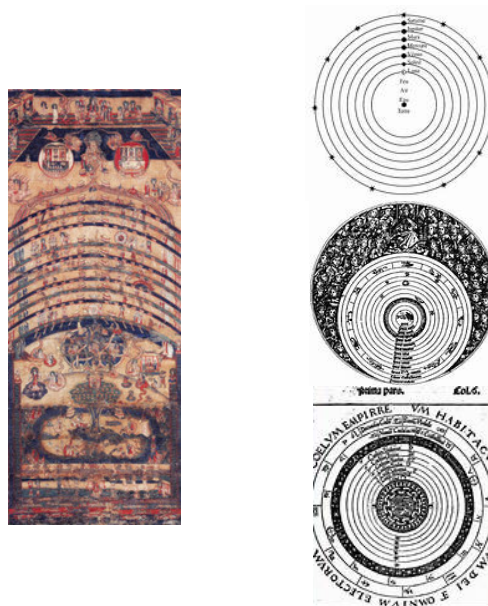


Fig. 1 : à gauche, cosmogramme manichéen ; à droite, système astronomique aristotélicien

Rapports entre nestorianisme, manichéisme et bouddhisme au Japon

Les monumentaux travaux de Yabuki Keiki (1879-1939) sur le nestorianisme en Chine, ceux de Paul Pelliot (1878-1945) et d'Edourd Chavannes (1865-1918), ainsi que les hypothèses de savants occidentaux et japonais qui, à vrai dire, circulent autant oralement que par l'écrit, ne donnent que de très maigres résultats concernant une influence du manichéisme et du nestorianisme au Japon. Et pour cause. Aucune preuve matérielle tangible ne vient étayer quelque hypothèse que ce soit allant dans ce sens. On arrive pourtant à relever comme l'a fait Forte une identification des « Cinq Buddha (lumineux) » (*wu[guang]fo*), qui sont les membres ou fils de l'Homme primitif (Xianyi) (Eau, Feu, Force lumineuse, Vent et Souffle), dans une poésie attribuée à Bai Juyi (772-846) – attribution qu'il discute sans la dénier, comme le font en général la majeure partie des interprètes. Il complète utilement les travaux des deux savants français, et y étudie de près un Mémorial sur le manichéisme, dont l'édit date de 1120. Ces résultats peuvent avoir une incidence sur les données japonaises pour autant qu'elles y sont connues. C'est ainsi le cas de Bai Juyi.

Robert Cornell Armstrong (1876-1929) considère que bouddhisme a pénétré dans le christianisme sous différentes formes. Il donne l'exemple, à l'appui de Thomas Williams Rhys Davids (1843-1922), de Saint Josaphat qui est intégré dans le calendrier grégorien et est révééré comme un saint le 27 novembre. Il est connu du *Dictionnaire Infernal* (1818) de Jacques Collin de Plancy (1793/1794-1881), et apparaît sur une plaquette en bois comme « Śākyamuni génie ou dieu » en tant qu'Homme dans la Lune ou mieux Lapin dans la Lune (R. Davids). Il est aussi montré que le *Traité sur l'acte de foi dans le Grand Véhicule, Dacheng qixinlun* (VI^e siècle), d'un auteur chinois, est probablement influencé directement ou indirectement par le mouvement chrétien grandissant en Chine. Les missions nestoriennes atteignent la Chine vers 635, à un moment où les sectes mahāyāniques se développent. Il est, selon lui, reconnu que le nestorianisme a fort influencé le bouddhisme en Chine et que des chrétiens persans sont arrivés au Japon à l'époque de Nara :

Nous lisons dans les chroniques de l'empereur Shōmu dans le *Shoku Nihongi* qu'un jour de juillet, la 8^e année de l'ère Tenpyō (736), trois Chinois et un Persan sont arrivés au Japon avec Ason Nakatomi, qui était vice-ambassadeur envoyé en Chine et que l'empereur a conféré un rang au mois de novembre à Koho Tochoyo, un Chinois, et à Limitsui, un Persan.

L'événement s'est produit tandis que le nestorianisme était présent en Chine depuis un siècle grâce à des missions nestoriennes dans des monastères persans médicaux si bien que le christianisme chinois était identifié comme la religion persane et ses missionnaires comme des Persans ; le Persan Limitsui devait être un missionnaire nestorien identifiable, comme un physicien du nom de Milley (?-?). L'impératrice Kōmyō a établi des asiles et des dispensaires à destination des pauvres gens, sous la tutelle du bouddhisme, mais Yamamoto pense qu'en réalité, l'impératrice de la Grande Lumière (Kōmyō) était sous l'influence du nestorianisme. Ces récits à caractère légendaire pourraient selon cet auteur révéler des faits authentiques. L'histoire de l'impératrice qui purifie et lave mille lépreux et de ce fait lave le Buddha lui-même offre des similitudes avec l'idée chrétienne que servir au moins un homme est servir Dieu : « Ce que vous avez fait pour au moins un de mes frères vous l'avez fait pour moi ». Yamamoto croit à une influence chrétienne sur la base de ces ressemblances. L'hypothèse aurait pour elle que, en dehors de Kōmyō, des récits de ce genre deviennent inexistantes par la suite dans l'histoire du Japon. Seuls quelques exemples de personnalités peuvent être relevés. À l'aube de l'ère Meiji, seules deux institutions pieuses à Akita et à Kanazawa sont relevées. Le Mont Kōya, qui devait devenir le principal centre du bouddhisme Shingon à l'initiative de Kūkai, abrite une cérémonie pour les morts (High Mass) qui ressemble à celles du catholicisme romain. Une copie d'une stèle nestorienne chinoise indique la volonté de reconnaître cette influence. Les professeurs Hiyane et Yamamoto, entre autres, reconnaissent cette influence. Le dernier pense que Kūkai a étudié dans un temple d'obédience nestorienne et que Saichō et Kūkai ont introduit des formes de baptêmes qui s'en inspirent. Le Mont Kōya est connu pour son attitude libérale envers le christianisme et les dialogues qu'il a permis avec lui. Il n'est pas le seul et Kūkai peut devenir l'introducteur du manichéisme au Japon aux yeux d'un auteur, A. Lloyd, qui multiplie les parallèles entre christianisme et bouddhisme, qu'il n'a pas peur de considérer comme étant des emprunts. Un autre auteur encore, George Sioris, donne de nombreux parallèles de façon plus positive, c'est-à-dire en donnant des exemples de textes, entre nestorianisme et bouddhisme japonais depuis l'antiquité, sans que l'on sache où s'arrête l'hypothèse et où commence la conviction personnelle.

On sait que Kūkai a résidé au Ximingsi de Changan, au Yakangfeng, où se trouvait Yuanzhao, cinq années après que celui-ci a eut terminé son *Catalogue*, en Dingyuan 16 (800). Kūkai se rend en Chine en Dingyuan 20 (804), et quitte Chang'an l'année

suivante. À cette époque, Prajñā qui venait de terminer ses traductions nouvelles du *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, l'*Avataṃsaka-sūtra*, et du *Sūtra des Six Perfections*, *Pāramitā*, les lui en a fait cadeau, ainsi que Kūkai l'a lui-même écrit dans son *Catalogue des livres importés de Chine*. À la même époque Prajñā et Jingjing ont dû renoncer aux deux traductions mentionnées, pour rechercher d'autres versions sanskrites, sur lesquelles ils se sont fondés pour traduire à nouveaux frais ces textes.

Le Ximingsi où a résidé Kūkai et le Dachensi de Yinengfang, ne sont pas éloignés l'un de l'autre, 14 ou 15 *chō* (ch. *ding*, à peine deux kilomètres) (donner la distance en français). Kūkai s'est rendu à une vingtaine de *li* (lieues) au Nanshan, si bien qu'il a pu aller au temple des Perses-Nestoriens. Néanmoins, aucune mention n'est faite du nestorianisme ou de son temple à Chang'an dans les œuvres connues de Kūkai.

Dans les deux cas, une présence manichéenne à la capitale Chang'an peut expliquer une influence, tout du moins une mode du photisme (de la comparaison de l'émanation de l'Absolu dans les phénomènes au moyen d'une émanation lumineuse) dans lequel le manichéisme a pu trouver place en s'intégrant parmi le clergé bouddhique, dont il faisait partie du point de vue des autorités.

Les maṇḍala manichéens

L'existence de maṇḍala manichéens de haute facture, datant selon toute vraisemblance des XII^e-XIV^e siècles, montre que la cosmologie aristotélitienne des dix cieux et des huit terres avait pénétré en Chine. En outre, la présence d'un Jésus dans ce cosmogramme révèle aussi que ce personnage n'était pas inconnu en Chine. Ces pièces ont été acquises au Japon au XX^e siècle et ont suscité la plus grande curiosité. L'une d'elles de l'époque des Yuan (1271-1368) a été découverte, ou plutôt identifiée récemment. En soie peinte, mesurant 137,1 cm de haut et 56,6 cm de large, elle est particulièrement belle, en raison de son état de conservation, et donc de précision. Elle a été confectionnée dans les régions du Fujian et du Jiangnan, dans le sud de la Chine. On ne sait quand elle a pénétré au Japon. La comparaison avec des matériaux similaires trouvés au Xinjiang dans la région autonome des Ouïgours – notamment le châle blanc bordé de rouge des moines – montre qu'il s'agit bien d'un cosmogramme manichéen. Le ciel supérieur représente le Paradis, en dessous se trouvent le soleil et la lune, en dessous encore les dix cieux circulaires, avec des anges et des démons, ainsi que les douze signes du zodiaque dont le scorpion. Sur la terre habitée par l'homme se dresse le mont Sumeru, et tout en bas pointent les

Enfers dans leurs ténèbres effrayantes. le professeur Yoshida Yutaka a identifié cette peinture, qui est le seul exemplaire complet subsistant, à un « cosmogramme manichéen » (*manikyō uchūzu*) qu'il identifie à la *Peinture du bien et du mal* (*Shan'e zheng*) ou *Grande illustration des deux principes* (*Daeryuantu*). Cette découverte donne des fondements assurés à l'étude de l'iconologie manichéenne pouvant permettre de nouvelles identifications de fragments iconographiques qui, actuellement, se montent à sept.

Ces dix cieux étaient connus sur le continent avant leur introduction au Japon par les jésuites et leur explication s'en trouve dans le *Compendium de cosmologie* de Pedro Gomez, dans sa traduction en japonais de 1595, ayant circulé au Japon sous les noms des confucianistes Kobayashi Kentei et Ishikawa Joten, et sous une forme résumée par Sawano Chūan.

Le maṇḍala manichéen des six destinées de l'époque mongole des Yuan, est lui plus connu. Peint sur soie, il mesure 142 × 59,2 cm, et est conservé au musée du Yamato bunkakan.

On peut se demander s'il n'y aurait pas une confluence des données cosmologiques nouvellement introduites en Chine et au Japon à la fin du XVI^e siècle, avec ce maṇḍala cosmographique manichéen.

Le Kokuzō chinois de Harunobu

Penser à une introduction de Chine au Japon de l'iconologie manichéenne n'est pas une pure hypothèse. On en connaît au moins un cas à l'époque chrétienne.

Le bodhisattva Matrice de l'espace, Kokuzō bosatsu, tenant une croix à la main gauche, que le seigneur de la guerre Arima Harunobu (1567-1612), baptisé en 1580, tenait pour être son Buddha ou bodhisattva tutélaire (Jibutsu), semble être une couverture pour un Mani ou un Christ chinois introduit au Japon au XVI^e-XVII^e siècle. Harunobu se rend à Taiwan et Macao en 1609. La peinture a été trouvée au Seiunji de la ville de Kōshū Yamatochō, dans le département de Yamanashi. On rapportait qu'elle reproduisait le visage de Harunobu. La facture est cependant chinoise, dans le style des Yuan, et se rapproche des images sacrées du nestorianisme répandu dans le Jiangnan, ou plutôt de celles du maître de l'enseignement du manichéisme. Représentant une figure manichéenne, identifiable probablement à Jésus, il a été classé bien culturel important du département de Yamanashi en 2013 (fig. 2).



Fig. 2 : Peinture sur soie de 153,3 × 57,8 cm,
musée du département de Yamanashi

Les œuvres de Nobukata et les copies de Shiba Kōkan

Un autre phénomène, allant dans le sens de ce Kokuzō bosatsu, permet de supposer un transfert de matériaux iconologiques chrétiens, et en conséquence, toujours à titre d'hypothèse, manichéens ou nestoriens au Japon. C'est l'imagerie japonaise attribuée à (ou sûrement de) Nobutaka (?-?), personnage énigmatique de l'histoire de l'art. Était-il un chrétien ayant abjuré ou un chrétien caché, actif durant l'ère Keichō (1596-1615) ? Il a peint, pense-t-on, à partir de la fin du XVI^e siècle et du début du XVII^e siècle, tout un ensemble de figures bouddhiques recouvrant des personnages chrétiens. Parmi les œuvres signées figurent *Père avec deux adolescents* (*Shifu nidōjizu*), ainsi que *Deux guerriers occidentaux* (*Seiyō nibujinzu*), toutes deux au musée de la ville de Kōbe, *Portrait du révérend Nikkyō* (*Nikkyō shōnin gazō*), au temple Shōrenji, *Portrait de Bodhidharma* (*Darumazu*), au temple Yōchikuin, *Femme jouant au luth* (*Fujo dankinzu*), au musée Yamato bunkakan, *Vieil homme lisant* (*Rōjin dokushozu*) (de provenance inconnue), etc. On peut se demander si Nobukata n'est pas également l'auteur ou tout du moins en rapport avec des images représentant un père identifié comme étant saint Paul (fig. 3 et 4), ou des pères (dont Saint Paul sous le visage de Bodhidharma), ou d'un moine des Song à la crevette (*Kenzu ōshōzu*), ainsi que le Saint

Pierre tenant les clés de Rome considéré par certains habitants comme étant un Śākyamuni sortant de la montagne (!), ou bien encore un ange sous les traits du bodhisattva Mañjuśrī. Un certain nombre de ces pièces ont été remarquées et copiées par Shiba Kōkan (1747-1818) lors de son passage à Nagasaki durant l'ère Tenmei (1781-1789) (fig. 5). La ressemblance entre le personnage de la peinture *Moine Song à la crevette* et le père (jésuite ?), ainsi que la similitude avec les pères ou Paul déguisés en Bodhidharma, font penser à un transfert géographique. Le nombre non négligeable de ces tableaux conservés à Nagasaki en dépit de la politique dissuasive du Bakufu des Tokugawa laisse par ailleurs supposer une diffusion de pièces chrétiennes et apparentées d'une part de Chine au Japon et d'autre part à l'intérieur même du Japon. Beaucoup ont fait l'objet d'études poussées, mais l'ensemble ne semble pas toujours avoir été embrassé de manière systématique pour que l'on puisse considérer que le tour en a été fait.



Fig. 3 : Un père par Nobukata (détail), fin XVI^e-début XVII^e siècle, musée de la ville de Kōbe

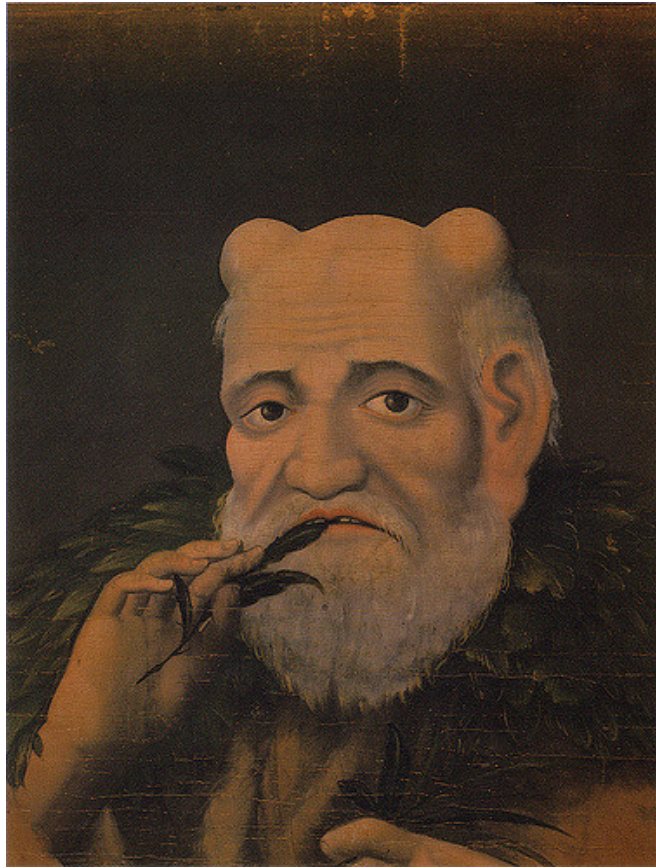


Fig. 4 : Portrait de Shenneng figurant Dieu le Père par Nobukata,
fin XVI^e-début XVII^e siècle
Remerciements Hubert Delahaye pour cette illustration

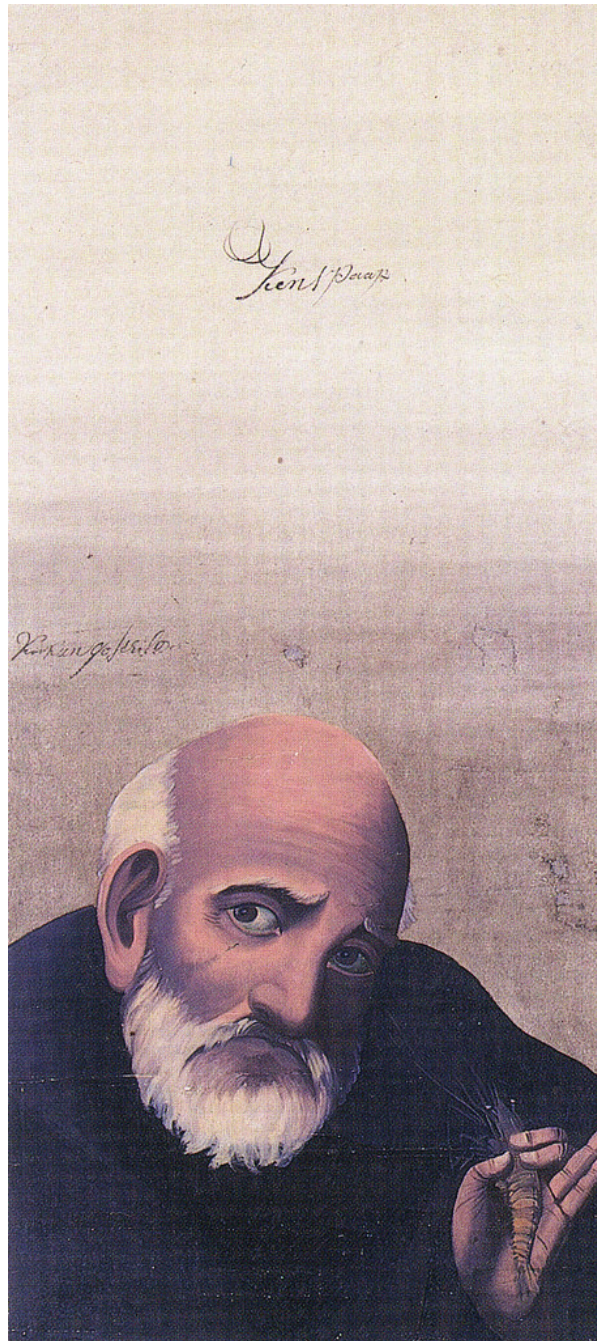


Fig. 5 : Paulius (Saint Paul) recopié par Shiba Kōkan,
sous les traits d'un moine chinois à la crevette
(Journal de voyage à l'ouest, *Saiyū nikki*), ère Tenmei (1781-1789)
Remerciements Hubert Delahaye pour cette illustration

Conclusion

Notre exposé veut seulement ici donner une idée des problématiques actuelles et des perspectives futures qui sont encore peu connues. Pour résumer les conclusions de ces orientations de recherches, on peut avancer que des transmissions ponctuelles ont pu se produire du Continent chinois au Japon mais on ne peut assurer qu'aucune n'a exercé une influence notable. La ténuité des matériaux, l'espacement chronologique, le fait que la Chine a estompé toute influence massive en intégrant au bouddhisme les éléments étrangers – les temples manichéens étaient assimilés à des communautés bouddhiques –, ne permettent pas de parler d'une de transmission du manichéisme ou du nestorianisme si ce n'est à l'état de jalons. Néanmoins les travaux commencent à donner corps à des faisceaux de faits qui, s'ils sont recoupés avec d'autres, ouvrent la perspective de résultats prometteurs à venir. Certains, comme ceux de Yoshida, ont déjà apporté des résultats permettant de circonscrire les sphères d'influence des phénomènes manichéens au Japon, d'une façon déterminante que l'on ne peut plus mettre en doute.